1) [Le démiurge] a l'idée de produire une certaine image mobile de l'éternité, et **en même temps** qu'il ordonne (*diakosmôn **hama***) le ciel, il produit, à partir de l'éternité qui reste dans l'unité, une image éternelle qui progresse selon le nombre, cela même que nous appelons temps (Platon, *Timée*, 37-d7).

2) D'ailleurs à propos du temps, à part un seul, tous semblent avoir pensé de la même manière ; ils disent en effet qu'il est inengendré. [...] *Platon seul le fait naître* (Πλάτων δὲ γεννᾷ μόνος). En effet, il dit qu'il a été engendré en même temps que le ciel, et que le ciel a été engendré (Aristote, *Physique*, VIII, 251b10–18, trad. Pellegrin, 2002).

3) Le temps n'existait pas encore, ou du moins il n'existait pas pour les êtres de là-bas, mais nous le ferons naître par le concept (*logôi*) et par la nature (*phusei*) de l'après. Puisque ces êtres là-bas demeurent tranquillement en eux-mêmes, comment donc le temps en est-il initialement tombé ? On ne le demandera sans doute pas aux Muses, qui n'existaient pas encore à ce moment ; on le pourrait peut-être, certes, si l'on supposait que les Muses existaient alors. Mais on pourrait peut-être demander au temps lui-même, qui est né, comment il est apparu et est né (*45* (III.7), 11, 4–11).

4) En vérité, tout ce qui se trouve ici vient de là-bas, mais là-bas tout est plus beau (Ἀλλ'οὖν ἐκεῖθεν ἦν σύμπαντα ταῦτα, καὶ καλλιόνως ἐκεῖ) (*Traité 31* (V.8), 7, 16-17, trad. J. Laurent [GF]).

5) Veux-tu, qu'à l'instar d'Homère, nous priions les Muses de nous dire

... Comment la discorde pour la première fois s'abattit (*ὅπως δὴ πρῶτον* στάσις *ἔμπεσε*)

et que nous les fassions s'exprimer à la manière des tragédiens ? Elles s'adresseraient à nous avec légèreté comme à des enfants, et comme si elles parlaient avec sérieux, nous leur prêterions un langage empreint de sublimité ? (Platon, *République*, VIII, 545d7-e3, trad. G. Leroux, *OC*, Paris, Flammarion, 2011, pp. 1710–1711).

6) Sans doute le temps dirait-il de lui-même à peu près ceci : autrefois, avant que cet « autrefois » ne vienne à l'être et avant qu'il y ait besoin du « plus tard » le temps se reposait dans l'être avec l'éternité, car il n'existait pas, mais demeurait lui aussi [= comme les intelligibles] tranquillement en elle. Mais une nature curieuse d'action (*phuseôs polupragmonos*), voulant se commander elle-même (ἄρχειν αὐτῆς βουλομένης), s'appartenir à elle-même, et choisissant de rechercher plus que ce qui est présent, se mut elle-même, et lui-même [= le temps] se mut, et nous, mûs vers ce qui vient toujours « ensuite », vers l'après, et qui n'est pas identique mais autre et autre, ayant <ainsi> parcouru une certaine partie de la marche, nous avons produit le temps comme image de l'éternité (*45* (III, 7), 11, 11–20).

7) Cette dispersion (*polupragmosunè*) dans une multitude de tâches au sein des trois classes de la cité, cette inversion des tâches les unes avec les autres, constituent donc le plus grand tort pour la cité et c'est tout à fait à bon droit qu'on les jugerait comme une calamité extrême (*kakourgia*) (Platon, *Rep.* 434b8-c2, trad. G. Leroux, *op. cit.*, pp. 1602-1603).

8) Puisque en effet une certaine puissance de l'âme ne se tenait pas tranquille (ψυχῆς ἦν τις δύναμις οὐχ ἥσυχος), mais voulait transporter (*metapherein*) en autre chose ce qui est toujours (*aei*) vu là-bas, elle n'a pas accepté que tout lui fût donné d'un bloc. Il en va comme de la raison (*ho logos*) qui, en se développant dans le multiple – comme on le pense – à partir d'un germe

tranquille (*ek spermatos hèsukhou*), produit le multiple en le dissimulant par sa division en parties, dispense une unité extérieure à elle au lieu d'une unité en elle, et progresse dans une étendue plus faible (*45* (III.7), 11, 20-27).

9) Il en va de même de l'âme : lorsqu'elle a produit le monde sensible par imitation (*mimèsei*) du monde intelligible – monde sensible qui n'est pas mû du mouvement de là-bas, mais d'un mouvement semblable à celui de là-bas, et qui veut être une image (*eikona*) de ce dernier –, *elle s'est d'abord (prôton) temporalisée elle-même (heautèn ekhronôsen*) en produisant le temps au lieu de l'éternité. Ensuite, *elle a fait don* (ἔδωκε) à ce qui devient (τῷ γενομένῳ) d'être soumis au temps en faisant qu'il soit tout en entier dans le temps, enveloppant en lui [= le temps] la totalité de ses développements (*45* (III.7), 11, 27–33).

10) Si donc l'on disait que le temps est la vie de l'âme en un mouvement qui passe d'un épisode de vie (*bios*) à un autre, n'aurait-on pas l'air de dire quelque chose ? Εἰ οὖν χρόνον τις λέγοι ψυχῆς ἐν κινήσει μεταβατικῇ ἐξ ἄλλου εἰς ἄλλον βίον ζωὴν εἶναι, ἆρ' ἂν δοκοῖ τι λέγειν; (*45* (III.7), 11, 43–45)

11) À vrai dire, même la sphère ne saurait exister <sans l'âme>, elle qui n'existe pas d'abord, car c'est dans le temps qu'elle-même à la fois existe et se meut, et si elle s'arrêtait, alors que l'âme agit, nous pourrions mesurer la durée de son repos tant que l'âme resterait hors de l'éternité. Si donc le temps est retranché (ἀνῄρηται) lorsque l'âme se retire et s'unifie, il est clair que le principe de son mouvement vers les choses d'ici, ce mode de vie même (οὗτος ὁ βίος), engendre le temps. C'est pourquoi <Platon> dit que « <le temps> est engendré en même temps que (*hama*) cet univers-ci », parce que l'âme a donné naissance au temps avec cet univers-ci. *C'est dans une telle activité* (*energeiai*) *que cet univers aussi a pris naissance*. Et l'un, l'activité, *est* le temps (καὶ ἡ μὲν χρόνος), tandis que l'autre, <l'univers>, est *dans* le temps (ὁ δὲ ἐν χρόνῳ) (*45* (III.7), 12, 24–25).

12) Eh bien, que certains philosophes ancestraux et bienheureux (μακαρίων) ont découvert la vérité, il faut le penser, mais lesquels l'ont davantage atteinte, et comment pourrait naître, pour nous aussi (καὶ ἡμῖν), une connaissance intérieure (σύνεσις) de l'éternité et du temps, il convient de l'examiner (*45* (III.7), 1, 13–16).

13) Est-ce donc que le temps se trouve aussi en nous (*kai en hèmin*) ? Oui, en ce qu'il est dans toute âme de cette qualité [= distinctes de l'Intellect] (ἐν ψυχῇ τῇ τοιαύτῃ πάσῃ), qu'il a la même essence dans toute, et que toutes sont une. C'est pourquoi le temps ne s'émiette pas : de fait l'éternité non plus qui, d'une autre façon, se trouve dans tous les êtres de même type (*45* (III.7), 13, 66–69).

14) Il faut que la *dianoia*, pour qu'elle dise quelque chose, saisisse une chose puis une autre (ἄλλο καὶ ἄλλο λαβεῖν). De cette façon, en effet, a lieu un développement (οὕτω γὰρ καὶ διέξοδος) (*Traité 49* (V.3), 17, 23–24).

15) **Il ne faut donc pas saisir le temps à l'extérieur de l'âme (ἔξωθεν τῆς ψυχῆς), pas plus que là-bas il ne faut saisir l'éternité à l'extérieur de l'être.** Le temps n'est pas non plus un accompagnateur (παρακολούθημα) <de l'âme> ni n'est postérieur (ὕστερον) <à elle>, pas plus que là-bas <l'éternité ne l'est>, mais il est vu en elle, existe en elle et avec elle, comme il en va là-bas de l'éternité (*45* (III.7), 11, 59–62).